



1950-1953 - LA GUERRE « OUBLIÉE » DE COREE 5 mars 1951 – Le combat sanglant de la côte 1037 (Récit du Volontaire de 2^{ème} classe Serge Cours)

Avertissement.

Bien que le terrain d'action me permet une meilleure vision d'ensemble que la bataille de Chipyeong-Ni, la relation du combat restera néanmoins narrée à l'échelon du simple voltigeur.

Dans le récit précédent, j'ai indiqué qu'à l'issue de la bataille de Chipyeong-Ni le bataillon Français de l'ONU partait en semi repos. En fait, nous nous retrouvons à Chechon et ses environs, pratiquement au contact des Chinois, car il n'existe aucune ligne de front bien établie.

Le 20 février, vers 11 heures, le général Mac Arthur rend visite à la 3^{ème} Compagnie. J'ai l'honneur de lui présenter les armes et surtout d'approcher l'homme qui a battu les Japonais et malmené les Coréens du nord.

Ne restant pas en retrait, le 1^{er} mars, le général Rigway remet au cours d'une prise d'armes la Distinguished Unit Citation au bataillon. Désormais chacun pourra porter la barrette bleue américaine, laquelle correspond à la fourragère française.

Je suis devenu voltigeur quand, le surlendemain, nous quittons Chechon. Le soir nous trouve en train d'escalader un piton aux pentes abruptes, lourdement chargés en munitions, nous progressons sur une arête en lame de couteau hérissée de rochers recouverts de glace. Il fait un froid intense et la neige tombe à gros flocons.

En cours de nuit, nous atteignons enfin le sommet, (côte 1134 d'après mes notes, 1126 dans le livre du commandant Le Mire, « L'assaut du Crève-cœur »). Nous n'avons pas de toiles de tente, interdiction d'allumer du feu en raison de la proximité des Chinois, nous creusons des trous dans la neige et nous dormons ainsi par -30°.

Le 4 mars, nous partons en patrouille afin de reconnaître notre objectif, la côte 1037. Celle-ci fait face au nord, elle domine la route qui relie Hoensong à Chunchon. Le Bataillon a reçu l'ordre de la conquérir ; il sera seul.

La position est fortement est fortement tenue par les Chinois, (plus tard nous apprendrons qu'ils étaient deux bataillons) et nous regagnons notre base de départ avec deux blessés.

Dans la nuit, 50% de l'effectif est de garde, soit 6 heures par guetteur. Il fait toujours aussi froid, -28°, et la neige continue à tomber.

Le 5 mars dès l'aube, nous nous préparons pour l'attaque, tandis que la Compagnie d'appui installe ses 75mm sans recul et ses mitrailleuses de 12,7mm en base de feu, quelques obus de l'artillerie américaine éclatent sur l'objectif, nous amorçons la marche d'approche. La 2^{ème} Compagnie est en tête, la 3^{ème} suit en deuxième échelon.

A 9 h 20, la 2^{ème} Compagnie s'élance, tandis que la C.A. tire sur les nombreux blockhaus qui constellent la pente et le sommet de 1037. Le crépitement des armes et les éclatements de grenades ponctuent d'un rythme d'enfer cet assaut. Déjà les blessés affluent, parmi eux le capitaine Huchard qui a reçu une balle au sommet du crâne.

9 h 30, nous nous élançons à notre tour, passons le col et atteignons de hauts rochers quand la section perd son premier blessé, le sergent du groupe de commandement touché au bras. Nous

voyons distinctement les tireurs ennemis, aussi le lieutenant Legendre me donne l'ordre de leur faire « baisser la tête ». Je vide donc plusieurs chargeurs (8 cartouches) de fusil Garant et mon tir doit être assez précis, car un seul chinois jaillit de son trou et court à toutes jambes vers la crête afin de se mettre à l'abri.

Je « l'allume », mais sans réfléchir je le vise plein œilleton, ce qui fait que les impacts de mes balles font gicler la neige quelques centimètres en arrière de lui. Il aurait fallu que je corrige. Je m'en veux encore !

Trois replis de terrain segmentent la face sud de l'objectif. Le premier est déjà entre les mains de la 2^{ème} Compagnie et nous devons prendre les deux autres. Avant de donner l'assaut, le lieutenant nous fait alléger et nous laissons nos sacs sur place (je ne retrouverai pas le mien et je passerai la nuit sans duvet).

Nous attaquons donc vers la gauche, arrivons au 2^{ème} talweg, repoussons à la grenade une contre-attaque chinoise et, à cet instant, le lieutenant Legendre s'écroule, tué net par une balle reçue en pleine tête.

Le sergent-chef Chérèque prend le commandement, nous occupons facilement le 3^{ème} repli de terrain et nous nous portons au sommet, mais nous ne pouvons le dépasser car les Chinois massés sur la contre-pente déciment ceux qui se montrent.

Un des tireurs au fusil-mitrailleur de la section, Schreiber, reçoit ainsi une balle qui lui traverse le cou. Le sergent-chef Chérèque prend l'arme, se lève et vide un chargeur à la hanche. Au moment où il va reposer l'arme, le projectile d'un sniper l'atteint à la nuque, lui fait éclater la boîte crânienne et la vide de toute sa cervelle. Je le tire un peu en arrière et je m'aperçois qu'il respire encore. Cela durera quelques minutes.

Un copain voltigeur de mon équipe, Mérolli, ne porte pas de casque. Son bonnet de fourrure est transpercé par une balle qui traverse ses cheveux, furieux, il passe un doigt dans le trou et élevant les bras il fait signe au tireur qu'il l'a loupé.

La bataille fait rage, les contre-attaques ennemies sont toutes repoussées à la grenade, nous en étions bien pourvus, mais les Chinois aussi en lancent. Le commandant Barthélémy, commandant-adjoint du bataillon, qui est avec nous au cœur du combat, reçoit un éclat dans le poignet. Coinçant sa main dans son battle-dress il demeurera jusqu'à la fin de l'action.

Mais il n'y a pas que les grenades qui dégringolent, les obus de mortier aussi. Un éclat de l'un d'eux égratigne le sol à quelques centimètres de ma tête. Instinctivement je remonte un peu. Bien m'en prend car un nouvel obus explose à l'endroit que je viens de quitter. Un choc violent me heurte sur le tibia droit et, un instant, je crois être blessé. En fait c'est une pierre ou un morceau de terre gelée projeté par l'explosion qui m'a touché. J'en suis quitte pour une belle éraflure et un hématome conséquent.

La section d'appui de la Compagnie nous a rejoints et installe deux mortiers de 60mm légèrement en contrebas. Soudain une énorme explosion se produit. Un obus est tombé sur un bât de charge contenant 6 projectiles de 60mm, lesquels ont explosé à leur tour.

Je me retourne dans la seconde et j'entrevois un casque contenant, me semble-t-il une tête, décrire une parabole avant de retomber. Tous les servants gisent au pied des pièces détruites.

J'ai conservé cette vision apocalyptique, je l'ai notée dans mon carnet de route tenu au jour le jour, le commandant Le Mire l'affirme dans son livre et seul, le sous-lieutenant Collard, qui a pris le commandement des rescapés, contestera plus tard ce fait pourtant bien réel.

Dans un trou de combat, quelques mètres en dessous de la ligne de crête, gisent deux Chinois, dont l'un respire encore. Je ne peux me résoudre à l'achever, mais mon chef d'équipe, le caporal Bouchon, n'a pas le même état d'âme.

En début d'après-midi, la neige a cessé de tomber, le combat se poursuit avec la même intensité et les obus de mortier continuent à pleuvoir. En conséquence, je me décide à sortir les deux cadavres de leur emplacement, ce qui me permettrait de m'abriter un peu mieux. Mais le trou est tellement souillé de sang et de débris humains que je renonce à mon idée. Par contre, j'ai récupéré une mitrailleuse russe en parfait état et deux chargeurs « camembert » pleins. Cette arme complémentaire sera bien utile si l'assaut que nous pressentons se déclenche.

Sur ces entrefaites deux chasseurs américains à réaction F80 arrivent, reconnaissent notre position, puis tirent de toutes leurs armes sur les Chinois. Les douilles des canons de 20mm et de leurs mitrailleuses tombent derrière nous. Nous ressentons le souffle chaud des bombes au napalm qui éclatent sur le versant opposé.

Pendant ce temps, profitant lui aussi de l'accalmie météo, un hélicoptère se pose dans le col où sont regroupés nos blessés et il évacue les plus gravement atteints.

La bataille est désormais gagnée, mais à quel prix ! Une unité sud-coréenne doit nous relever. Elle arrive vers 17 heures, mais pour nous, valides, ce n'est pas terminé. Il faut évacuer les blessés qui n'ont pu être héliportés et ramener nos morts.

Je participe à la descente d'un blessé, puis plus triste, à celles de trois morts, tout cela de nuit et dans la tourmente qui a recommencé.

Quand je crois avoir terminé, il y a encore un blessé à amener au poste de secours. Nous sommes tous tellement exténués que nous ne ressentons plus la fatigue. Tels des automates, à deux heures du matin nous nous couchons dans la neige et nous nous endormons aussitôt.

Au réveil, il y a des gelures plus ou moins graves. Personnellement mes mains sont devenues insensibles. Je me débarrasse de mes gants, me frotte vigoureusement les doigts avec de la neige et cela s'atténue. Cependant l'hiver j'en souffre encore.

Nous descendons individuellement dans la vallée où se trouve la base arrière. J'y arrive vers midi. Comble de bonheur, il y a du café et du thé chauds, ainsi que du ravitaillement. Je n'ai pas mangé depuis 48 heures, et pourtant je ne ressens pas la faim.

Le 5 mars, en huit heures de combat, le bataillon a perdu 33 tués, dont 14 de la 3^{ème} Compagnie et 110 blessés.

Le 1^{er} renfort du Bataillon avec lequel je suis arrivé il y a à peine un mois, a été à nouveau durement éprouvé.

Tués : lieutenant Legendre, sergent-chef Chérèque, Boniface, Caron, Renaud, Faivre, Voutsinas, Vidal.

Blessés : Vautrain, Lefriec, Salaberri, Ruffin, Schrebert, Chotel, Djabra, Chenal, Bra, Paille, ...

Depuis son premier combat à Wongju, le 10 janvier 1951, le bataillon a déjà eu 87 tués, mais il est sorti victorieux de chaque épreuve.